

directeurs des sections au milieu d'eux ou en dehors. Des chœurs pourraient se former, à part ceux dont nous venons de parler, et faire partie de l'association. Les membres se soumettraient à un règlement approuvé par l'Evêque diocésain, le curé et les fabriciens de chaque paroisse et les officiers de l'orphéon.

Les membres se réuniraient dans leur salle tous les mois ou moins souvent pour les répétitions générales. Ils prépareraient des chœurs pour les grandes fêtes religieuses et nationales; chaque section travaillant séparément sous la direction de son directeur agissant d'après les instructions du directeur général.

Que l'on commence par là, et dans quelques années nous verrons les orphéons et les écoles publiques de chant surgir comme par enchantement.

Comme en France, nous pourrions donner des concerts avec des milliers de choristes, nous compterons des centaines de sociétés chorales et des milliers de membres.

L'orphéon de Paris en 1860 est allé donner quatre concerts au palais de Sydenham, à Londres. Quinze mille auditeurs encombraient la salle et les chœurs étaient exécutés par trois mille ouvriers de Paris. L'enthousiasme fut immense.

En 1867, le gouvernement français, qui a bientôt compris qu'il devait s'occuper des orphéons et les assister, subventionnait 3,243 sociétés qui comptaient 147,499 membres.

A l'œuvre, messieurs les maîtres de chapelle.

Du mouvement musical en Canada.

IV

On faisait de meilleure musique il y a vingt-cinq ans qu'aujourd'hui. Et pourquoi? Parceque:

- 10 Les liens de famille étaient plus resserrés;
- 20 On vivait volontiers selon ses moyens;
- 30 Peu de luxe dans la maison, dans les habits;
- 40 On recevait chez soi sans cérémonie, sans orgueil;
- 50 On faisait tranquillement ses affaires;
- 60 On ne rendait point encore un culte au dieu Dollar.

Ces six points bien constatés—et notre jeunesse sans doute en rira en me lisant—nous démontrent clairement combien l'existence et les mœurs peuvent changer dans l'espace d'un quart de siècle, et pas toujours à l'avantage du progrès des arts. Le dieu Dollar, cette fièvre qui s'empare de l'homme, absorbe son esprit à tel point qu'il ne pense plus à prendre des jouissances, du repos, dans l'étude d'un art. Le jour et la nuit sont consacrés à réfléchir, à combiner et à inventer tel ou tel moyen d'arriver à la fortune. Personne ne consent à se contenter de ce qu'il possède; il faut plus, beaucoup plus, pour avoir le parfait bonheur. Il n'y a plus de ces réunions intimes, où chacun apportait sa quote-part de joie.

Il n'y a plus cette amitié de bon aloi si précieuse dans les divers moments de notre existence, et cela parceque l'égoïsme s'est emparé du cœur de l'homme. Remarquez que vous ne pouvez, à cette heure, réunir cinq ou six personnes pour faire de la musique d'ensemble. Pourquoi? Mais la journée ne suffit plus aux affaires; il faut prendre sur la soirée, et même sur la nuit. Il faut chaque soir se rendre au club, rendez-vous des hommes d'affaires comme des fainéants. Pendant ce temps-là, la jeune femme baille chez elle, et les enfants connaissent à peine leur père.

Dans de telles conditions que peuvent devenir les arts? Que devient l'art musical, particulièrement?

En 1866 et 67—revue rétrospective—on se réunissait chez le docteur Leclerc le dimanche soir, vers huit heures. Quelles bonnes soirées nous passâmes chez cet aimable canadien, si affectueux, si prévenant! Point de cérémonie, mais une franche amitié et un bon verre de bière.

Notre personnel se composait alors des révérends messieurs Barbarin et Perreault, de messieurs Sancerre, Arthur Lavigne, Gauthier, du docteur Leclerc, et de votre humble serviteur. On faisait de la musique classique; on déchiffrait une œuvre, on l'analysait, on la critiquait, et on l'exécutait, ma foi, assez bien. On travaillait ainsi jusqu'à minuit passé. En 1868, Lavigne et moi nous nous plaissions à visiter le salon de M. Barbeau, pour y exécuter des trios de Reissiger. Non seulement nous éprouvions le plaisir de faire de la musique, mais en plus nous cultivions la société d'un charmant canadien, rempli de distinction et d'esprit.

On se recherchait alors, on aimait à se réunir pour causer, faire de la musique d'ensemble, et oublier un peu les affaires de la journée. Aujourd'hui ce n'est plus cela. Il faut à l'homme de fortes émotions. "Les affaires sont les affaires;" ce dicton si impérieux chez les commerçants, les rend indifférents à tout ce qui est sentiment, délicatesse. C'est ainsi que le patronage de ceux-ci manque presque entièrement à nos artistes. Avez-vous vu un de nos professeurs donner un concert à "son bénéfice," qui lui rapportât une bonne recette? Je ne m'en rappelle point. Mais qu'une troupe de ménestrels vienne dans une de nos cités, la salle est comble. Que voulez-vous, il paraît qu'on aime à voir les choses en noir dans notre pays!

GUST. SMITH.

NOS REPRODUCTIONS.

Nous terminons avec ce numéro la publication des Chants Canadiens de M. Ernest Gagnon. Nous espérons qu'avant longtemps nous aurons le plaisir d'entendre exécuter ce joli cœur éminemment national. Nous sommes certains que tous les collèges, toutes les sociétés chorales voudront bientôt ajouter ce chant à leur répertoire.

Notre morceau de piano est un boléro. Comme il peut se faire que plusieurs de nos abonnés ne sachent pas ce qu'est un boléro, et par conséquent, ils seront exposés à ne pas interpréter cette œuvre de Ludovic d'une manière convenable, nous nous permettrons de dire que c'est une danse espagnole, vive et entraînante, qui demande à être parfaitement rythmée, et dont—contrairement à la règle habituelle—le second temps de chaque mesure est aussi accentué et a même un caractère plus prononcé que le premier.

Thorne est un organiste de grande réputation et dont les compositions pour orgue sont fort appréciées en Angleterre, aux Etats-Unis, et sur tout le continent européen.